

Distance sociale et communautaire : la nécessité d'enjamber les frontières ?

Cyril Roussel
Boursier IFPO Amman, Citeres Tours.
Doctorant en Géographie

En Syrie, ancrées dans l'histoire sociale des groupes qui composent le pays, les inégalités socio-spatiales sont encore fortes et vivaces. Elles correspondent très souvent et depuis longtemps aux frontières communautaires qui fragmentent l'espace syrien en systèmes régionaux juxtaposés. La dichotomie rural-urbain entre ces espaces est donc parfois autant fondée sur les appartenances communautaires et régionales que sur des critères objectifs comme l'activité professionnelle, le lieu de vie et de résidence, le poids démographique ou le taux d'urbanisation. Si cette distinction est issue d'une réalité concrète qui s'est prolongée jusque dans les années qui suivirent l'indépendance, elle persiste aujourd'hui à travers les représentations de l'autre, c'est à dire celui considéré comme extérieur à la communauté. Cependant, la principale disparité spatiale qui subsiste est celle entre villes et campagnes, comme le note J. C. David (1999 : 24), même s'il ajoute que « ce déséquilibre est en voie de résorption par une augmentation rapide de la population urbaine, par le désenclavement des campagnes, par une très grande mobilité, par un essaimage des services » (p. 32).

Ainsi, en Syrie, les inégalités socio-spatiales correspondent depuis longtemps à l'opposition grandes villes sunnites/campagnes peuplées de minoritaires (alaouites, chrétiens, druzes, kurdes, ismaéliens) qui restait très souvent à cheval sur les limites confessionnelles et communautaires des groupes. Jusqu'à aujourd'hui, les notions de rural ou d'urbain sont liés à des schémas mentaux hérités de cette appartenance régionale, confessionnelle ou tribale du groupe et de son histoire sociale et politique également, qui continue à cristalliser les différences et les rancœurs.

Nous avons choisi de présenter l'exemple de la région druze de Sweida qui, à double titre illustre très bien nos propos. La région est un massif montagneux au sud du pays sur lequel la communauté druze majoritaire s'est organisée depuis la fin du 19^e siècle pour jouer un rôle politique bien supérieur à son réel poids démographique dans l'histoire moderne du pays. La région et la ville sont fortement identifiées par leur histoire, leur société et leurs liens entre eux (A. M. Bianquis & J. C. David, 1996 : p. 91).

Parler d'urbanité ou de citoyenneté dans les centres dits urbains du Djebel selon les critères nationaux, appelle certaines remarques : la société druze refermée sur ses pratiques sociales forme des villes imparfaitement citadines comme le note J. C. David (1999 : p. 32), repliées sur elles et leur territoire communautaire. Malgré une mobilité nationale, régionale et internationale importante, cette population reste ancrée dans son lieu d'origine, continue à développer des liens fondés sur son appartenance commune (réseaux sociaux régionaux et communautaires) et semble privilégier les rapprochements familiaux. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de voir persister dans les villes du Djebel ou même s'installer dans la ville de Damas des éléments de ruralité faits de liens étroits avec la campagne d'origine et de pratiques sociales importées.

Ainsi, en Syrie, les espaces communautaires homogènes comme le Djebel Druze peuvent-ils créer de l'urbain ? Nous verrons surtout que l'opposition entre les villes et le monde rural qui a été longtemps fondamentale, car prédominante en politique, persiste encore et toujours dans les perceptions et que le passage du village à la ville comme l'avaient appelé M. et F. Métral (1986) n'est pas si évident même deux décennies plus tard.

Rural-Urbain : des limites objectives floues et peu cohérentes

Selon G. Maurer (1993) pour les montagnes côtières du Maghreb, la limite rural/urbain est très floue. Il se rapporte aux divers critères d'urbanité établis par les autorités nationales des pays maghrébins pour en souligner leur manque de pertinence : en fonction de la taille, des services officiels, de la structure de la population active, des équipements publics, de la scolarisation et du niveau de santé ou encore des commerces et professions libérales. Finalement, chaque chercheur semble adopter ses critères propres, ce qui contribue à établir une terminologie variée conduisant à de nombreuses hésitations : apparaissent alors au choix les petites villes, les agglomérations semi-urbaines, les agglomérations infra-urbaines ou les centres ruraux de service.

En Syrie, la définition officielle qui fait référence est la suivante : en retenant comme critères pour la définition de la ville le statut administratif (les chefs lieux de mohafazat et de mantiqa¹ sont des villes) ainsi que le poids démographique (toutes les agglomérations de plus de 20 000 habitants), les statistiques officielles comptabilisent un taux d'urbanisation de 51 % lors du dernier recensement de 1994 (A. M. Bianquis & J. C. David, 1996 : p. 92) et un total de 79 villes. Mais une définition plus large forme une seconde catégorie de villes en retenant comme critères un statut administratif plus large (les chefs-lieux de nahia, c'est à dire l'équivalent d'une commune constituées de plusieurs villages) et une population agglomérée comprise entre 10 000 et 20 000 habitants (J. C. David, 1999 : p. 33 ; A. M. Bianquis & J. C. David, 1996 : p. 92). J. C. David (1999 : p. 33) note que « le décompte officiel retient donc comme urbaines des populations qui ne sont pas véritablement citadines même si elles résident dans des « villes ». Elles conservent souvent des activités en relation avec le rural... ». L'ambiguïté de la définition montre combien les limites entre le rural et l'urbain sont floues en Syrie car les deux sont souvent imbriquées.

Au regard de la première définition, le gouvernorat de Sweida compte 3 villes (Sweida, Shahba et Salkhad, respectivement peuplées de 57 645 hab., 10 717 hab. et 8 261 hab. lors du dernier recensement de la population en 1994) et tout le reste se trouve en zone rurale. Mais beaucoup de monde dans la région s'accorde à reconnaître les deux dernières bourgades comme des villages et parfois même Sweida comme un « gros-village ». C'est surtout un moyen de dire que les activités économiques principales restent agricoles, malgré l'emploi administratif² et que ces villes sont plus peuplées de ruraux que de citadins. Les pratiques citadines sont devenues assez rares, les lieux de mixité et de sociabilité étant presque absents hormis les souks. En général, la plupart des habitants de Sweida et encore plus des deux autres petites villes du Djebel, ne sont pas vraiment conscients de leur citadinité : leurs liens avec le village d'origine sont encore très forts. De plus, les attributs de l'urbanité font défaut même dans le chef-lieu de la région. La fréquentation des restaurants est exceptionnelle et se limite aux cérémonies de mariage ; il y avait un cinéma et des bars à Sweida mais aujourd'hui ils ont fermé. L'afflux de ruraux depuis les années cinquante a modifié les comportements dans la ville. De plus, l'homogénéité du peuplement de la région n'a pas favorisé l'éclosion de pratiques urbaines et les mélanges. Les druzes, liés par des liens de parenté forts, se retrouvent dans les madafeh³ plus que dans les lieux publics d'échange et de rencontre, et l'invitation au restaurant est souvent perçue comme une impolitesse de celui qui ne veut pas recevoir son hôte dans sa propre maison. Enfin, les familles issues des classes moyennes originaires de Sweida ou des petites villes de montagne

¹ Equivalents respectivement d'un département et d'un canton français.

² En Syrie comme dans de nombreux pays très centralisés, la manne d'emplois publics distribuée par l'Etat représente une part toujours importante de l'activité des centres administratifs. Depuis 1963, date de la révolution Baassiste, le rapport de force entre les villes traditionnelles et les campagnes a été modifié. D'après F. Balanche (1995 : p. 57), le nouveau régime s'efforça de réduire ce déséquilibre, en installant les services publics dans les zones rurales (électricité, enseignement, réseau routier) et en créant de petits centres urbains ou en soutenant ceux qui existaient déjà. « Ainsi, les petites villes de la montagne se développèrent essentiellement grâce aux emplois administratifs qui y furent créés (...). La croissance des petites villes de montagne apparaît bien artificielle. » (p. 59).

³ Salle de réception dans les maisons où l'on offre l'hospitalité.

furent laminées par la dévaluation de la livre syrienne des années quatre-vingt. C'est pourtant eux qui portaient les attributs de la citoyenneté, avant que leur pouvoir d'achat ne s'effondre, entraînant dans sa chute les activités publiques de divertissement et de rencontre.

Ainsi, la deuxième définition de l'urbain en Syrie ne trouve aucun représentant dans le Djebel, où les chefs-lieux de nahia sont des villages dépourvus de tous signes d'urbanité (Moushannaf : 2054 h. ; Sijin : 4099 h. ; Shaqqa : 4033 h. ; Arieaqa : 3576 h. ; Assoura : 1409 h. ; Al-Qrayya : 5898 h. ; Diebien : 2291 h. ; Ghariyeh : 3635 h. ; Malah : 4110 h.).

Pour M. & F. Métral (1986) aussi, les explications matérielles ne sont pas suffisantes pour déterminer ce qui constitue la ville. La stricte définition syrienne n'est pas acceptable pour rendre compte du phénomène urbain. Ils prônent donc un repérage des « éléments qui, dans la perception, la conscience des habitants – à la campagne ou à la ville – sont constitutifs de la citoyenneté. » (p. 451). Ainsi, si Sweida et les petites villes de montagne sont des villes au regard de certains critères, elles souffrent cruellement du manque d'attributs d'une citoyenneté véritable. Le mélange, la mixité, les loisirs ainsi que l'anonymat urbain sont par contre recherchés par les druzes lors de leurs pratiques spatiales avec la capitale Damas. C'est là exclusivement que la pression sociale se fait moins forte et que l'on tente d'adopter un comportement plus proche du citoyen, sans jamais pouvoir cependant être un damascène. Mais certains mariages mixtes (avec des chrétiens essentiellement) ont eu lieu et des druzes peuvent vivre maritalement avec une femme : deux pratiques impossibles dans le Djebel.

La Province de Sweida : une région rurale malgré elle ?

La région administrative de Sweida (appelée officiellement Djebel el-Arab ; ancien Etat du Djebel Druze sous mandat français entre 1921 et 1936) est un espace refuge qui a accueilli à partir de la fin du 17^e siècle, les migrants druzes en provenance du Liban pour la majorité, fuyant les persécutions et les conflits claniques. C'est aujourd'hui le territoire montagnard approprié de cette minorité religieuse, qui l'occupe à plus de 85 %. N. van Dam (1979) qualifie cette concentration druze de communauté compacte. La diversité régionale du pays, fondée sur une histoire sociale et des particularismes culturels marqués, laisse apparaître un espace syrien fragmenté en sous-systèmes organisés autour de cités à l'identité forte et fière de leur particularisme. Cette diversité s'explique surtout par le regroupement de populations minoritaires menacées dans des zones refuges, suivi d'un repli identitaire dans les montagnes et la défense parfois active de leur particularisme. La région druze est toujours restée rebelle depuis l'époque ottomane jusqu'à l'hégémonie du pouvoir central⁴ et n'a jamais été dominée par les membres d'une autre communauté religieuse comme ce fut longtemps le cas pour les alaouites (cf. F. Balanche, 1995 : p. 57). C'est une caractéristique encore vivace de nos jours, au regard des nombreux conflits qui jalonnent les relations entre la région et Damas et de l'implication politique des élites druzes : la région, fortement politisée, est un important fief communiste, baassiste (qui explique les luttes de pouvoir des années soixante) ainsi que baasiste pro-irakien et s'oppose encore régulièrement au pouvoir central.

La province est traditionnellement rurale et vit toujours essentiellement de l'activité agricole et aussi de l'emploi administratif. Le chef-lieu de la province, Sweida, est une ville moyenne d'environ 100 000 habitants si l'on tient compte de sa petite agglomération. Pourtant le rôle de Sweida se limite à sa fonction locale : elle est le centre commercial qui polarise la clientèle des villages druzes de la région exclusivement, pour le ravitaillement en nourriture et

⁴ Les Druzes de Syrie se sont opposés à de nombreuses reprises aux forces turques (1876, 1896, 1911 notamment) ; ils se soulevèrent entre 1925 et 1927 contre la puissance mandataire française ; ils ont joué ensuite un rôle de premier plan dans les divers coups d'Etat de la période post-indépendance et surtout ont pris la tête de l'opposition au dictateur Chichakli en 1954, qui le conduira à sa perte.

produits de consommation courante ; son souk représente l'essentiel des activités. C'est également le lieu de scolarisation des élèves du secondaire des villages environnants et le centre administratif de la région comme nous l'avons vu. Le rôle de la ville dans l'espace régional est essentiel mais ne dépasse pas ce cadre. Son dynamisme démographique (taux de croissance annuelle inter-censitaire) est parmi les plus faibles du pays, comme le montre J. C. David (1995), ce qui prouve que la ville ne reçoit pas de population extérieure à sa région : entre le recensement de 1970 et celui de 1981 (période de la fin de l'exode rural), le taux moyen d'accroissement annuel des petites et moyennes villes du pays se situait entre 5 et 8 %, alors que Sweida était à 3,6 %. La tendance est confirmée entre 1981 et 1994 où le taux de croissance de la région de Sweida est de 2,32 %, soit un des plus bas du pays. La faible attractivité de la province est liée à la concentration communautaire, qui freine toute mobilité inter-régionale⁵. A l'inverse de la côte syrienne où les élites bourgeoises urbaines étaient sunnites ou chrétiennes dans un environnement rural peuplé d'alaouites et d'ismaéliens et où les villes étaient « des corps étrangers dans une campagne à qui elles prenaient sans rien donner » (F. Balanche, 1995 : p. 65), le gouvernorat de Sweida est extrêmement homogène et les élites urbaines sont toutes druzes. Le système régional fonctionne comme un marché rural replié sur lui-même où la cohésion sociale et les réseaux familiaux constituent le gage principal de la confiance. Les problèmes rencontrés par les commerçants druzes montrent la manière dont la région est confinée dans sa ruralité. Malgré l'installation de milliers d'habitants originaires du Djebel dans la proche banlieue sud de Damas (à Jeramana surtout), aucun commerçant druze ne possède de magasins au centre de la capitale. Les druzes sont limités dans leur pénétration de l'espace commercial damascène, car ils sont étrangers aux réseaux de confiance et de solidarité qui lient les marchands des souks de Damas. Enfin, les propriétaires de vergers dans la montagne (tous druzes) n'ont jamais réussi à organiser des circuits de vente de produits agricoles hors de leur province. La commercialisation des fruits produits dans la région est accaparée par les marchands de Damas, d'Alep et de Daraa, qui contrôlent la totalité du transport vers l'étranger et les divers points de vente dans les grandes villes du pays, là où les prix de vente des denrées agricoles sont plus élevés.

L'appartenance communautaire est donc encore un élément de discrimination par la richesse. Loin des réseaux de confiance, les druzes restent une nouvelle fois confinés dans leur espace social et économique et dans une ruralité subie. Les frontières sociales, comme les représentations mentales, sont toujours des freins à la mobilité spatiale inter-communautaire et au développement économique. Les territoires de la ville de Sweida sont cantonnés à sa région et aux lieux d'établissement des membres du groupe, renforçant l'aspect privatif de cette ville.

La dichotomie rural-urbain : origines d'une opposition au sein de la sphère politique

La personnalité de cette région et de son chef-lieu est donc en grande partie responsable de son faible dynamisme démographique et économique. Cet espace est pénalisé d'abord comme la représentation du territoire druze en Syrie, puisque cette zone focalise exclusivement les pratiques socio-spatiales des druzes. Mais il est pénalisé également dans son rapport conflictuel avec l'Etat. Les rapports avec le pouvoir central sont un élément important de l'analyse socio-spatiale dans le pays (cf. thèse de F. Balanche, 2000).

Les raisons de cette vision « campagnarde » et du fonctionnement encore essentiellement rural de la région druze trouvent leurs ramifications dans l'engagement politique des druzes. Dès la révolte syrienne de 1925/1927 qui s'est poursuivie en réalité jusqu'en 1936 avec l'exil des chefs druzes en Transjordanie, on voit apparaître une nette différence entre les leaders druzes nationalistes qui sont à l'origine de la révolte et les représentants nationalistes de Damas. Les moukhabitoun (ceux qui ont lutté les armes à la main), exilés durant plus de 10 ans dans la

⁵ Le faible taux de croissance est dû également au comportement démographique de la communauté druze.

Transjordanie voisine sous mandat anglais pour continuer la révolte, c'est à dire Sultan el-Attrach et ses fidèles lieutenants du Djebel se sont rapidement démarqués des mouqimoun (les résidents), c'est à dire des personnalités comme Choukri el-Qouatli, qui résidaient en ville (Damas, Beyrouth) et qui ont fait la « révolution de salon ». Dès l'indépendance, en 1946, on retrouve, lors de la formation du nouveau gouvernement, cette opposition entre les ruraux druzes et les urbains sunnites (Choukri el-Qouatli est alors le premier président du pays), qui conduit aux évènements de 1947 durant lesquels le pouvoir de Damas, dominé par les anciens mouqimoun, cherche à anéantir l'influence des chefs druzes de la famille Attrach et notamment Sultan Bachan el-Attrach : c'est l'épisode des populistes⁶.

Cette opposition rural-urbain alimenta les luttes pour le pouvoir en sein du nouvel Etat. C'est essentiellement dans l'ouvrage de N. van Dam (1979) que cette rivalité est exposée. Pour lui, « la dimension communautaire de la dichotomie urbain-rural en Syrie est digne d'attention particulière. » (p. 27). Le contraste urbain-rural se superpose à celui entre sunnites urbains et membres des communautés religieuses des campagnes, car le contraste entre coreligionnaires des petites villes et des campagnes est moins prégnant. Avant les années soixante, la différence socio-économique se chevauchait avec la composante régionale et communautaire (et tribale), formant un tout inséparable (p. 27). L'idéologie socialiste et la composante laïque eurent beaucoup d'échos dans les campagnes pauvres et surtout celles peuplées essentiellement par les groupes minoritaires : elles pouvaient les libérer de la domination traditionnelle des sunnites urbains et ainsi mettre fin à la discrimination socio-économique. Les années quarante et cinquante virent l'adhésion massive des alaouites, druzes et ismaéliens au parti Baas, qui bénéficiait d'une forte audience dans les zones rurales, due à la cohésion sociale de ces régions : dans le Djebel, de nombreux druzes comptent parmi les premiers adhérents et les plus actifs du parti, qui pouvaient rassembler beaucoup de soutien très facilement et recruter de nouveaux membres (p. 32). A l'inverse, le fait que beaucoup des premiers membres du Baas soient issus des minorités rurales a été un obstacle à l'adhésion des citoyens sunnites, renforçant ainsi le contraste traditionnel entre communautés rurales et urbaines.

Les druzes jouèrent un rôle de premier ordre dans les coups d'Etat qui se succédèrent en Syrie après l'indépendance⁷. Ils s'étaient depuis le Mandat français (1920-1946) et surtout grâce à l'Académie Militaire de Homs (dans les années cinquante) enrôlés dans les forces armées syriennes comme beaucoup de membres des minorités hétérodoxes. Les opportunités d'ascension sociale que présentaient les carrières militaires pour ces classes défavorisées et moyennes des zones rurales provoquèrent la forte représentation des membres minoritaires dans l'armée syrienne (p. 40). Une nouvelle fois, les riches familles sunnites boudaient l'armée, renforçant la concentration des communautés rurales en son sein. Les minoritaires purent dominer la vie politique syrienne à partir de 1963, après que les purges aient évincé les derniers officiers sunnites damascènes influents.

Le 8 mars 1963 marque l'arrivée du Baas au pouvoir mais surtout en filigrane la revanche des minoritaires issus du monde rural longtemps marginalisés par les citoyens de la bourgeoisie sunnite. Ensuite, les luttes de pouvoir se focaliseront sur le rapprochement communautaire : sunnites, druzes et ismaéliens seront tour à tour écartés des principaux organes de décision que sont le Parti Baas et l'armée syrienne par les alaouites. Depuis et malgré leur contribution au nationalisme⁸ ainsi que leur implication dans les affaires politiques nationales, les druzes évincés

⁶ Lire F. K. El-Hanawi, 2000. Les Cha'biyya soutenus par Damas étaient opposé aux Turchan (pluriel de Attrach) dans une guerre civile qui mettait en péril l'entente des clans druzes du Djebel.

⁷ Lire F.K. El-Hanawi, 2000 : op. cit. ; N. van Dam, 1979 : op. cit. ; P. Seale, 1965.

⁸ Les druzes de Syrie aiment rappeler leur engagement pour la cause nationale, lors de la révolte de 1925/27 qui aurait fait environ 5000 morts dans les rangs druzes sur une population à peine dix fois supérieure à l'époque, sacrifiant ainsi à la cause 1/10^e de sa population. L'engagement de ces mêmes druzes 50 ans plus tard contre le dictateur Chichakli pour le retour des droits civils et le fin de l'oppression militaire tyrannique, est également un grand fait d'arme reconnu. La ville de Sweida fut martyrisée par le général Zaïm el-Qotsi alors sous les ordres de

du pouvoir n'ont pu jouer les rôles centraux accaparés par certains alaouites dans l'appareil d'Etat. Bloqués et surveillés dans leur région, exclus des privilèges des monopoles étatiques dans l'économie, privés de la haute-administration et de la proximité du régime, les druzes n'ont pas eu les mêmes opportunités d'entrée dans les grandes villes, et notamment dans la capitale, que les alaouites. L'accès à la richesse leur échappe donc largement et le confinement au Djebel est redevenu une réalité bien frustrante que rappellent les oppositions régionales répétées et parfois violentes, au pouvoir de Damas de ces druzes fiers de leur histoire d'indépendance⁹.

Les frontières rural-urbain à l'épreuve des représentations : persistance des images et réalités

L'urbain et le rural à l'intérieur de la région druze

La ville de Sweida est le centre urbain pour l'ensemble des druzes de la montagne qui s'y déplacent pour s'y ravitailler. Au sein de la région, le contraste rural-urbain est faible : il n'est pas relayé avec autant d'ampleur que dans d'autres gouvernorats syriens où les minorités rurales ont longtemps été dominées par les citadins sunnites (cas de Lattaquié et de Hama). Le Djebel, nous l'avons vu, est homogène et l'opposition ville-campagne ne se cristallise pas sur des frustrations socio-économiques liées à l'appartenance communautaire.

Les déplacements des fonctionnaires qui habitent les villages voisins renforcent la perception de Sweida comme ville par les habitants de la région eux-mêmes ; c'est le lieu des services de proximité (administration, médecine, enseignement secondaire pour les villages des alentours). La recherche d'une identité urbaine est bien souvent l'apanage des néo-urbains, issus des vagues de l'exode rural des années cinquante, soixante et début soixante-dix, qui cherchent à s'insérer dans la capitale régionale, mais cette légitimité leur est contestée par les grandes familles originaires de Sweida présentes avant ces vagues migratoires venues des campagnes.

Il y a dans la région, comme nous l'avons vu, emboîtement des échelles spatiales administratives. La hiérarchie des lieux établie par l'Etat forme une trame régionale qui constitue l'armature du réseau urbain administratif au Djebel : certains villages furent choisis pour accueillir les services prévus lors de leur promotion administrative (lycée, dispensaire, tribunal civil, police...). Mais nous avons noté que ces critères n'étaient pas suffisants pour constituer une ville. Nous avons donc cherché à savoir pour les habitants de cette région où était la ville. Lors d'entretiens effectués dans les villages de la montagne, nous avons posé la question suivante : « lorsque vous vous rendez en ville, où allez-vous ? ». Les réponses nous ont permis de voir que pour les habitants des villages de la montagne l'unique lieu à être perçu comme une ville à part entière est Sweida. Les deux bourgs de Shahba et Salkhad, qui sont de petites villes selon les statistiques officielles, ne sont que très rarement mentionnés. Les divers chefs-lieux de nahia sont utilisés comme lieu de ravitaillement pour les denrées alimentaires mais ne sont pas considérés comme des villes malgré la présence des services de proximité mentionnés plus haut. Ainsi, vu de la campagne seul un habitant de Sweida est un citadin.

Mais lorsque nous avons posé la question suivante à Sweida « est-ce que vivre à Sweida veut dire que l'on est un citadin ? », les réponses furent bien sûr plus mitigées et moins unanimes. Pour les familles originaires de Sweida, seuls leurs membres sont des citadins. Ils opposent les pratiques et les coutumes des ex-ruraux aux leurs plus « modernes » comme moyens de marquer la différence (lors des mariages par exemple les habitants des villages reçoivent les invités à la

Chichakli et de nombreux combats et arrestations eurent lieu dans le Djebel. Les officiers druzes jouèrent un rôle central dans le renversement de son régime en mars 1954 (lire F.K. El-Hanawi, 2000).

⁹ Des éléments historiques (événements ou personnages) servirent d'élément mobilisateur au mécontentement de la région lors des deux derniers conflits sanglants qui mirent au prise la région au pouvoir de Damas. L'image de Sultan Bachan el-Attrach fut au centre de discordes entre les autorités nationales et les notables druzes.

maison durant une période de trois jours ; pour les citadins, le mariage se déroule dans une salle de restaurant le temps d'une soirée). C'est cette même différence que les habitants des campagnes installés en ville s'attachent à gommer en affichant des attributs de la modernité, dès que leur niveau financier le leur permet (cf. paragraphe suivant). A l'inverse, les réponses à la question posée à ces néo-urbains sont homogènes : ils se considèrent tous maintenant comme des citadins. Cependant, dans le Djebel il n'est pas aisé de masquer son appartenance, car le nom de la famille renseigne sur son origine et sa provenance : les familles druzes, toutes originaires soit du Liban, de Palestine ou de la région d'Alep, se sont installées depuis le 18^e siècle dans la montagne où elles occupèrent des zones particulières et des villages romains en ruine abandonnés. Encore aujourd'hui, il n'est pas rare de voir des villages entièrement composés des membres d'une seule famille élargie (N. van Dam, 1979 : p. 24). Ainsi, le nom renseigne sur le lieu d'origine et l'identité urbaine qui semble pouvoir s'acquérir lorsque l'on habite la ville est parfois refusée par les familles fondatrices de Sweida (Attrach, Abu Assali, Jerbouah, Abu Fadel...) aux habitants venus des villages.

Enfin, les frontières de la représentation changent encore pour les druzes qui fréquentent Damas et sont installés dans les quartiers d'implantation réceptacles de l'exode rural du sud (Jeramana, Moukhayam, Bab Moussala, Sahnaya et Achrafiye). Ils considèrent alors plus Sweida comme un gros village où tout le monde se connaît et voient l'urbanité dans la mixité que seule la capitale syrienne permet. Ils se définissent donc comme des citadins, car ils ne vivent plus dans la société fermée et codifiée du Djebel.

Habiter le Djebel : la représentation de la ruralité depuis l'extérieur

Sweida et sa région sont, lorsque l'on passe à l'échelle nationale, des lieux investis par le groupe communautaire et minoritaire druze. C'est donc en tant que centre communautaire, que la ville est perçue hors de ses frontières administratives. A ce titre, elle prend la forme d'une ville privative, espace de référence symbolique des druzes de Syrie et devient le lieu de revendication des pratiques religieuses et communautaires. Elle est perçue comme un fief du particularisme culturel et religieux de la minorité druze et donc en devient répulsive pour les autres communautés du pays. L'étude des pratiques socio-spatiales dans le sud du pays montre clairement que les espaces régionaux pourtant voisins sont coupés les uns des autres : les pratiques socio-spatiales sont quasi inexistantes entre la région druze de Sweida et celle de Daraa à majorité sunnite. Les échanges entre populations sont tellement marginaux qu'aucun moyen de transport public ne relie les deux principales villes du sud, qui sont pourtant proches : à peine 50 km les séparent. Ainsi deux systèmes régionaux composent le sud du pays en se tournant le dos et s'ignorent malgré leur position voisine. Les frontières sociales que se représentent les habitants sont souvent les limites communautaires des groupes ; elles se traduisent par des conséquences spatiales non négligeables.

Malgré la forte présence druze dans l'agglomération de Damas et l'ancienneté du peuplement¹⁰ les limites sociales sont bien marquées comme nous l'avons déjà noté au sujet des activités commerciales. Ces anciens ruraux installés depuis plus de trente ans dans cette proche banlieue de Damas ne sont pas complètement intégrés dans la ville. Ils gardent des liens très forts avec le Djebel qui fait toujours partie de leur territorialité (lire J. Hervé, 1999). Le dualisme urbain-rural apparaît principalement dans les discours des habitants encore souvent teintés de représentations communautaires liées à une origine géographique : un druze à Damas est forcément originaire du Djebel, image négative de surcroît pour un damascène, car synonyme d'une ruralité qui exprime surtout la différence et le rejet social. Ce sentiment est parfois lié également à une frustration que la crise économique renforce : les citadins des principales villes

¹⁰ Jeramana était déjà un village druzo-chrétien, avant qu'il ne serve de point d'appui à la mobilité des druzes de sud du pays vers la capitale durant l'épisode de l'exode rural.

syriennes ont parfois le sentiment d'avoir été les principaux perdants du régime baassiste, qui représente la revanche des minorités rurales (alaouites, druzes et ismaéliens) sur la majorité sunnite citadine. Cette tension est perceptible envers les membres de ces minorités hétérodoxes, même si les druzes ne participent plus au pouvoir. De plus la laïcité que prônaient les bassistes est mise à mal par le renouveau religieux de l'Islam dans la société, phénomène que les élites issues des minorités religieuses redoutent.

De plus, si la mobilité des druzes de Syrie se confine aux réseaux communautaires familiaux, c'est que les limites sociales sont déterminantes dans leurs pratiques socio-spatiales : les échanges ont lieu davantage avec les zones investies par le groupe (c'est à dire des zones rurales de montagne surtout¹¹) qu'avec des espaces d'échange naturel plus proches comme pourrait le constituer la ville de Daraa, unique point frontière au sud du pays. Le Liban (les villes du Chouf et Beyrouth), pourtant plus lointain, est donc relié à toutes heures du jour et de la nuit à Sweida et directement à d'autres localités du Djebel, par un réseau de bus et de micro-bus qui souligne l'intensité des déplacements. Ce fonctionnement, fondé sur l'exclusion des minoritaires des activités urbaines, renforce le sentiment d'appartenance régionale et développe les représentations « ruralisées » du druze, vision courante depuis les grands centres urbains du pays.

Devenir urbain en enjambant les frontières ?

La stratégie de la communauté druze syrienne du Djebel a été d'enjamber les frontières étatiques pour tenter de fuir l'enclavement socio-économique et spatial. Marginalisés également en politique, les druzes du Djebel ont développé un système de mobilité internationale basé sur leurs relations familiales et communautaires surtout. Au Moyen-Orient, ils circulent entre les espaces territorialisés par les membres coreligionnaires, avec lesquels ils partagent des relations de parenté : Liban et Jordanie sont régulièrement fréquentés. Les pays arabes, producteurs de pétrole, les ont attirés pour les revenus rapides (Golfe et Libye) ainsi que le Venezuela qui reste leur espace migratoire de prédilection et où ils forment une véritable communauté hors du monde arabe.

Essentiellement issue des zones rurales, cette mobilité transfrontalière a modifié le visage de la région de départ tout en cherchant à remanier les structures sociales traditionnelles régionales basées sur la prépondérance de grandes familles. Les frontières entre le rural et l'urbain sont donc redessinées.

Les migrants de retour, après avoir capté des fonds ainsi que des attributs d'urbanité¹², ont contribué à former les nouvelles frontières intra-régionales. Les communautés villageoises ont vu pour la plupart la réinstallation des migrants enrichis dans leur village de la montagne, qui ont rapidement cherché à introduire de l'urbain dans les campagnes. Des quartiers de villas ont fait leur apparition jusque dans les zones rurales les plus reculées. Les villages de Sawhet el-Blata ou de Najran sont devenus des villages bicéphales où l'ensemble de demeures-châteaux est accolé au vieux centre basaltique et aux maisons de parpaings.

La ville de Sweida a vu l'installation des riches émigrés dans le quartier de Tariq-Qanawat où les façades des maisons rivalisent de grandeur et s'ornent de sculptures décoratives. Ces migrants sont surtout d'anciens ruraux des villages de montagne, qui cherchent à exposer leur richesse comme preuve de leur intégration urbaine. Des signes ostentatoires de richesse : piscines, tennis ou voiture de marque montrent ce besoin de masquer leur appartenance modeste et campagnarde en étalant ces signes artificiels d'une urbanité et d'une modernité nouvellement acquises.

¹¹ Traditionnellement les druzes ont trouvé refuge dans des zones montagneuses pour des raisons sécuritaires. Aujourd'hui, malgré leur pénétration dans la banlieue sud de Damas, tous les autres lieux d'implantation sont encore montagnards : Djebel Alaa au nord, Djebel Shaykh et Golan en Syrie, Wady Taïm et montagne du Chouf au Liban.

¹² Certains migrants ont passé plusieurs dizaines d'année dans les grandes villes du Venezuela.

Dans les deux cas, en rapportant des attributs d'urbanité, les migrants ont introduit de nouvelles frontières socio-spatiales sans pouvoir cependant remodeler les frontières sociales traditionnelles. Ils restent à l'écart des prises de décision politique concernant la région et ne peuvent jouer un rôle mobilisateur comparable aux notables des grandes familles. Spatialement, ils créent de nouvelles frontières dans l'espace régional et de nouvelles formes d'inégalités sociales sont apparues : ils sont connus pour leur consommation démesurée, l'accaparement des richesses agricoles, l'appropriation foncière et le gaspillage des revenus migratoires qui ne profitent pas à la région. Ces nouvelles fractures sont les matrices des représentations : installés à Sweida, ils deviennent des urbains pour les habitants de leur village d'origine ; à l'écart des réseaux de pouvoir et des tractations de la cité, ils restent empreints de ruralité pour les familles de la ville.

En Syrie, enjamber les frontières physiques ne signifie pas transgresser les limites sociales. Un druze du Djebel installé à Damas même depuis des décennies est toujours un campagnard. Un villageois vivant à Sweida, même enrichi d'une longue expérience migratoire, ne peut pas faire oublier ses origines rurales pour s'imposer en ville et concurrencer les notables traditionnels. L'urbain et le rural se nourrissent des représentations mentales des habitants, qui semblent inébranlables. Elles sont forgées par une histoire sociale, que les quarante années de socialisme n'ont pas tellement modifiées.

Bibliographie :

BALANCHE F., 2000 : *Les Alaouites, l'espace et le pouvoir dans la région côtière syrienne : une intégration nationale ambiguë*. Thèse de doctorat, Université de Tours.

BALANCHE F., 1995 : « Montagne Alaouite et plaine côtière en Syrie », in *Peuples Méditerranéens*, n° 72-73, pp. 57/65.

BIANQUIS A. M. & DAVID J. C., 1996 : « Réseaux et territoires urbains en Syrie », in *L'Information Géographique*, n° 60, pp. 89/102.

DAVID J. C., 1999 : « Disparités spatiales en Syrie : dynamiques citadines, politiques d'aménagement territorial, régions », in *Méditerranée*, n° 1-2, pp. 23/34.

DAVID J. C., 1995 : « Villes intermédiaires en Syrie, une catégorie insaisissable », in *Cahiers de la Méditerranée*, n° 50, pp. 51/72.

EL-HANAWI F. K., 2000 : *Lutttes entre liberté et oppression*. La Maison d'Aladin, Damas. (en arabe)

HERVE J., 1999 : *Représentations, pratiques et territorialités citadines à Jeramana, petite ville de la banlieue de Damas (Syrie)*, mémoire de maîtrise, Tours, 136 p.

MAURER G., 1993 : « Le renouveau des montagnes rifaines et telliennes », colloque : *Les Jbala (Rif occidental) : savoirs et systèmes paysans*, Kénitra.

METRAL M. & F., 1986 : « Du village à la ville : urbanisation et citadinités en Syrie centrale. Une étude de cas : Meharde », in *Petites villes et villes moyennes dans le Monde Arabe*, Urbama, n° 16-17, pp. 451/467.

SEALE P., 1965 : *The Struggle for Syria ; A Study of Post-War Arab Politics (1945-1958)*, London.

VAN DAM N., 1979 : *The Struggle for Power in Syria. Sectarism, Regionalism and Tribalism in Politics, 1961-1978*. Croom Helm LTD Publishers, London, 147 p.